NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

95 Nº 6 1973

Paix messianique et paix humaine

René COSTE

p. 622 - 634

https://www.nrt.be/es/articulos/paix-messianique-et-paix-humaine-1239

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Paix messianique et paix humaine *

D'après M. Adjoubei, le gendre un moment fameux de Nikita Krouchtchev, le catholicisme est « une idéologie qui en elle-même ne parvient pas même à parler de paix, malgré les paroles de Jean XXIII dans *Pacem in terris* [1] ». S'il parlait explicitement du catholicisme, son appréciation péjorative s'appliquait de toute évidence à la totalité du christianisme. D'après le vocabulaire marxiste traditionnel, l'idéologie est une construction de l'esprit qui n'est pas fondée sur une analyse scientifique de la réalité : pour faire bref, une illusion, puisque celui qui l'élabore n'est pas conscient de l'irréalité de sa construction. Il va de soi, aux yeux des marxistes, que toute analyse qui ne se conforme pas aux principes du matérialisme historique et dialectique n'est pas une analyse scientifique. Le christianisme serait-il atteint d'une telle incapacité à propos de la paix ? Serait-ce seulement une déficience historique ? Ne serait-ce pas plutôt un vice congénital ?

La communication qui m'est demandée sur les *rapports entre la paix messianique et la paix humaine* a pour but de fournir quelques éléments de réponse à cette seconde question : plus précisément, de proposer quelques pistes de recherche à son sujet. Je partirai de la *problématique contemporaine*. C'est en me situant en plein cœur de celle-ci que j'étudierai, d'abord, *la paix messianique ou le concept de paix au niveau de l'Ancien Testament*, puis, *la paix du Christ ou le concept de paix au niveau du Nouveau Testament*. Pour moi, il s'agit là d'un principe méthodologique fondamental que je formulerai ainsi : c'est à partir de la réalité existentielle consciemment vécue et délibérément assumée qu'il convient d'interroger la Parole de Dieu afin d'y puiser une lumière susceptible d'éclairer mon regard et d'orienter ma décision d'homme et de chrétien. Vous aurez remarqué que je parle de « Parole de Dieu » et d'« interrogation » de cette « Parole ». Je me situe donc catégoriquement en croyant et ma démarche sera essentiellement théologique. Je prétends ainsi

---

* Le texte que nous présentons ici est celui d'une communication qui nous a été demandée pour un Colloque sur la Paix, organisé par la Faculté de théologie de l'Université Catholique de Louvain et qui s'est tenu le 12 février 1973. C'est ce qui explique à la fois le titre, choisi par les organisateurs, le caractère schématique des notations, imposé par la brièveté du temps imparti, et l'emploi du « je », naturel dans un exposé destiné à être présenté oralement. Il nous a semblé qu'il valait mieux ne rien changer, afin de maintenir au texte sa destination originaire : celle d'un simple document de travail.

1. *Le Monde*, 15/16 septembre 1963.

proposer une *lectio divina* d'un nouveau genre, mais tout aussi authentiquement chrétienne que la *lectio divina* traditionnelle, qui conserve toute sa raison d'être : c'est-à-dire la prise en charge, à la lumière de la foi, de l'existence collective de l'humanité, et non seulement celle de mon existence personnelle et de la communauté ecclésiale.

Ce que je dirai ne constituera qu'une série de *notations schématiques,* formulées de façon abrupte : tantôt sous forme d'affirmations, sans qu'il me soit matériellement possible de fournir l'énorme apparat critique qui serait indispensable pour les justifier, tantôt sous forme de questions, dont il ne me sera pas non plus possible d'expliciter toute la puissance de questionnement. On pourrait les considérer comme autant de coups de sonde : judicieux ou non, je n'en sais rien. Après tout, ce n'est qu'un document de travail qu'on attend de moi. Je l'ai conçu comme un schéma pour des discussions ou des travaux futurs.

I. — Problématique contemporaine

Naturellement, ma démarche, dans ce paragraphe premier, sera une démarche d'*analyse politique*. Elle consistera seulement à faire apparaître quelques aspects essentiels de la *nouveauté radicale de la problématique* à laquelle nous sommes confrontés, à notre époque, par rapport à la construction de la paix : une époque qui engendre en même temps le vertige et l'enthousiasme parce qu'elle est l'ère des structures en mouvement, comme Louis Armand aimait à le répéter, et celle des grandes mutations, ainsi que Robert Mossé l'écrivait récemment.

1. C'est la *guerre* elle-même qui a changé.

Nous pensons, bien sûr, à l'avènement des armes de destruction massive, notamment des armes nucléaires. Ce n'est pas seulement leur terrifiante puissance de destruction qui est une caractéristique nouvelle. C'est encore plus la soudaineté de leur emploi, due à la prodigieuse vitesse de circulation de leurs vecteurs. La dissuasion et la dissémination nucléaires posent des problèmes politiques et éthiques d'une gravité sans commune mesure avec tous ceux du passé. Il n'est même pas inimaginable d'envisager qu'une poignée de violents, de désespérés audacieux, s'emparent un jour d'une rampe de lancement de fusées ou d'un sous-marin atomique et se servent de ces moyens apocalyptiques pour soumettre un super-Etat au plus redoutable des chantages.

N'oublions pas une autre découverte de notre temps, dont un Mao Tsé-toung est le plus éminent inventeur : celle que le monde

négligé des masses paysannes renferme des énergies guerrières latentes plus puissantes que les armées les plus remarquablement organisées ; que la guérilla, jusqu'ici inefficace, peut l'emporter sur la guerre conduite avec les armements les plus sophistiqués [2].

2. Les hommes et les peuples du monde, du moins dans leurs éléments les plus conscientisés, sont secoués au plus profond d'eux-mêmes par l'aspiration révolutionnaire à la *justice*. Un peu partout, la résignation fait progressivement place à la volonté de secouer le joug. Les pays sous-développés ne supportent plus d'être dominés politiquement et exploités économiquement par les pays riches. Dans les pays industrialisés à dominante capitaliste, les « servants des machines », pour reprendre une expression de François Perroux, aspirent à un partage équitable des ressources et des responsabilités. Dans les pays industrialisés de type communiste, chaque fois que la contrainte étatique semble se relâcher, c'est une puissante poussée vers la liberté qui ébranle le système et fait trembler ses dirigeants, toujours enclins alors à revenir aux seules méthodes de gouvernement qu'ils aient jamais pratiquées : celles de la dictature.

3. Grâce à la saisissante complexification du réseau de communications que la révolution scientifique et technologique a permis de tisser entre tous les points de notre planète, l'humanité entière est devenue une seule communauté sociologique. Qu'ils le veuillent ou non, les hommes et les peuples du monde sont embarqués sur le même navire. La solidarité leur est imposée par les faits. Il existe désormais des problèmes mondiaux, vitaux pour l'humanité entière, qui exigent des solutions mondiales : solutions qui ne peuvent être réalisées que par la coopération de tous : et une coopération organisée, institutionnalisée. C'est ce que je mets sous le concept de *mondialisation*. Dès lors, la question fondamentale de la politique devient la suivante : *comment passer d'une solidarité mondiale « imposée » par les faits à une solidarité mondiale délibérément « voulue » par tous les peuples du monde ?*

4. La combinaison des trois caractéristiques précédentes fait comprendre que, pour Jean Guitton, « nous entrons dans une époque où les questions ultimes ne sont pas seulement physiques, sociales ou politiques, mais métapolitiques, métaphysiques, métastratégiques ». « Il s'agit donc, estime-t-il, de savoir s'il n'y a pas des cas où le néant des deux est préférable à l'être diminué, vaincu, humilié, désespéré d'un seul des deux ; s'il n'y a pas des choses si odieuses, si insupportables qu'on y préfère la destruction totale de tous ; si,

2. S. HAFFNER, « La guerre nouvelle », dans *Mao Tse-toung* (ouvrage en collaboration), Paris, Editions de l'Herne, 1972, p. 233-251.

devant certaines injustices, on ne se redit pas le mot terrible : ' Non, pas cela ! A aucun prix ! Plutôt faire sauter la planète ' [3]. » Je laisse au philosophe la responsabilité de la question. Quelque monstrueuse qu'elle soit, elle est plus réaliste qu'elle n'en a l'air. C'est ainsi qu'elle a été vécue — et qu'elle l'est encore — par certains de nos contemporains.

5. L'homme est-il, suivant une affirmation du même penseur, « un belliqueux pacifique et qui aspire à se contenter de l'apparence » [4] ? Je me contente de soulever cette question et de la poser à la psychologie et à la sociologie.

6. La *nation* est-elle la réalité politique fondamentale, comme beaucoup le croient encore ? La pratique politique doit-elle consister d'abord à renforcer sa cohésion, son potentiel et sa défense, ainsi que l'affirme, par exemple, un Michel Debré [5] ? Le patriotisme est contesté en Europe occidentale, alors qu'il monte en flèche dans de nombreux pays sous-développés récemment parvenus à l'indépendance et que les régimes communistes l'ont partout vigoureusement ranimé, bien que ce soit en contradiction flagrante avec le marxisme originaire. Est-il vrai que, suivant un aphorisme du même ministre français, « Sans patriotisme, rien n'est crédible en temps de paix, rien n'est solide en temps de conflit [6] » ? C'est soulever en même temps le problème des *solidarités de classe,* ainsi que celui, plus fondamental encore, du concept de « classe sociale » et de ses rapports avec celui de « masse ». « Les revendications propres des masses composées d'éléments issus de classes variées et la combinaison des stratégies de masses et des stratégies de classes renouvellent les conditions de la lutte des groupes pour conquérir le pouvoir », nous assure François Perroux [7]. A-t-il raison de formuler un tel diagnostic ?

7. Maintenant, affirmait Georg Lukács (c'est-à-dire, à son point de vue, depuis l'avènement d'une entreprise révolutionnaire d'inspiration marxiste), la *violence* « est au service de l'homme et de son épanouissement d'homme » [8]. Telle est bien, en effet, la prétention marxiste. Ses titres de vérité sont-ils suffisants ? Il va sans dire que je soulève le problème contemporain de la violence également dans une perspective non marxiste.

---

3. *Guerre et suicide,* dans *Revue de défense nationale,* nov. 1972, 1588. Cf. son ouvrage *La pensée et la guerre,* Paris-Bruges, DDB, 1969.
4. *Art. cit.,* 1587.
5. *Défense de l'Europe et sécurité en Europe,* dans *Revue de défense nationale,* déc. 1972, 1804.
6. *Art. cit.,* 1788.
7. ***Masse et classe,*** **Paris-Tournai, Casterman, 1972, p. 11.**
8. *Histoire et conscience de classe,* Paris, Edit. de Minuit, 1960, p. 289.

8. « Les hommes font eux-mêmes leur histoire, mais jusqu'à maintenant sans volonté d'ensemble et sans plan d'ensemble », écrivait Engels à H. Starkenberg [9]. La constatation reste vraie pour une grande part. « Dans la société bourgeoise, précisait Marx, le passé domine... le présent ; dans la société communiste, le présent domine le passé [10]. » C'est là une autre affaire. Avec Gaston Berger, il faut parler de *prospective* et dans le même sens que lui : c'est-à-dire non pas seulement comme prévision — mais surtout comme préparation — de l'avenir. Ce qui importe, c'est de l'introduire dans la théorie et la pratique de la paix. L'homme sait désormais qu'il lui revient de promouvoir l'avenir, que celui-ci n'est pas la continuation linéaire du passé, qu'il lui incombe de le créer, que la guerre n'est pas fatale ; mais sa prise de conscience est encore insuffisante. Ses possibilités scientifiques, technologiques, organisationnelles, sont colossales. Le drame est que ces possibilités à portée de la main ne sont pas encore entrées dans une volonté politique cohérente. Est-ce la faute des dirigeants ? Sans doute. C'est aussi, pour une grande part, celle de « la base ».

9. Marx demandait à sa génération de « faire place aux hommes qui seront à la hauteur du nouveau monde » [11]. En faisant abstraction du contenu exact qu'il lui donnait, la formule est heureuse. Elle pourrait être reprise comme la visée essentielle de l'éducation et de la culture de notre temps.

10. L'homme politique se veut réaliste. Il sait généralement où il pose les pieds, mais il risque, par myopie, de se laisser dépasser par les événements. Le penseur, lui, voit loin, mais il est exposé à se perdre dans les nuages : ce qui le rend inutile pour celui qui doit assumer les responsabilités du présent. Il faudrait réussir à *marier le réalisme et l'utopie*. Je veux parler de l'utopie dans le sens d'Ernst Bloch [12] : de l'« utopie concrète », suivant sa propre expression : c'est-à-dire d'une possibilité objective et réelle. Ce mariage est particulièrement indispensable en ce qui concerne la théorie et la pratique de la paix, où, trop souvent, la *Realpolitik* ne se voit opposer que les rêves d'un univers angélique.

---

9. Cité par G. Lukács, *op. cit.*, p. 285.
10. *Le manifeste communiste*, dans *Oeuvres, Economie*, I, Paris, Gallimard, 1963, p. 176.
11. ***Les luttes de classes en France***, **Paris, Edit. sociales, 1957, p. 133.**
12. ***Geist der Utopie***, **2e édit., Francfort, Suhrkamp Verlag, 1964.**

II. — La paix messianique

OU LE CONCEPT DE PAIX AU NIVEAU DE L'ANCIEN TESTAMENT

Quelque sommaire et nécessairement insuffisante qu'elle ait été dans sa formulation, cette investigation de la problématique contemporaine de la paix s'imposait comme point d'ancrage d'un questionnement proprement théologique. C'est l'homme de paix que je veux être ici et maintenant qui, précisément pour la prise en charge de sa responsabilité présente, veut découvrir la paix biblique, la vivre et en témoigner devant ses contemporains. Cela suppose que je voie en elle, en raison de ma foi en la Révélation judéo-chrétienne, bien qu'elle ait été conceptualisée en un tout autre contexte historique que le mien, *une interpellation actuelle et une grâce du Dieu de Jésus-Christ.*

1. Il faudrait analyser avec patience les nuances particulières du concept de paix dans chaque document de l'Ancien Testament. Tout en évitant d'additionner les différences, il est possible d'en dégager la tonalité fondamentale, qui se révèle d'une prodigieuse richesse, bien au-delà de la simple notion de sécurité politique à laquelle les Occidentaux que nous sommes pensent tout d'abord. Xavier Léon-Dufour écrit avec raison qu'« elle désigne le bien-être de l'existence quotidienne, l'état de l'homme qui vit en harmonie avec la nature, avec lui-même, avec Dieu ; concrètement, elle est bénédiction, repos, gloire, richesse, salut, vie [13]. » « Etre en bonne santé » ou « être en paix » : les deux expressions peuvent se révéler synonymes. Pour demander des nouvelles de la santé de quelqu'un, on dira couramment : « Est-il en paix ? » (*Gn 43, 27* ; *2 S 18,* 32). Au lieu de nos banales salutations « bonjour » ou « au revoir », c'est la paix qu'on souhaite aussi bien dans la correspondance que dans la conversation. La signification péjorative du mot « salamalec », qui tourne en ridicule la salutation arabe « salam 'alaïk », « la paix soit avec toi », est une réaction de barbares n'ayant pas fait l'effort de comprendre une autre civilisation. On serait dans le vrai en affirmant que la paix biblique évoque, en définitive, la plénitude de réussite de la vie ; ce que nous mettons sous le concept de « bonheur », avec cette précision capitale que la référence à Dieu y est décisive.

2. C'est toute cette richesse sémantique qu'il faut avoir dans l'esprit, lorsqu'on aborde le terrain des textes messianiques, où la prophétie, du moins en certains de ses sommets, a exprimé, au nom même de Dieu, sa saisissante utopie concernant l'avenir absolu du

13. *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, Le Cerf, 1964, p. 728.

peuple juif et de l'humanité. On ne sera pas étonné que la paix y soit présentée comme *le don messianique par excellence* : le grand bien messianique se répercutant dans toutes les dimensions de l'existence et non pas une simple disposition d'âme (*Is 2,* 4 ; *9,* 5-6 ; *60,* 17 ; *Mi 5,* 4 ; *Ez 34,* 25 ; *Za 9,* 9-10). Nous noterons immédiatement que la composante de non-violence y est essentielle — et au sens le plus fort — et que la perspective peut s'y révéler franchement universelle.

3. Au niveau de l'Ancien Testament, le concept de *justice* est encore plus fondamental et il est, lui aussi, d'une étonnante profondeur. On le retrouve pratiquement à toutes les époques et dans tous les écrits. Sa dominante sociale — je ne dis pas « théologique » — est incontestablement le souci de la protection des pauvres et de la promotion de leurs droits. La notion de partage est prépondérante et elle est souvent poussée très loin. Il est capital de remarquer que les deux concepts de justice et de paix peuvent être imbriqués au point de ne s'interpréter que l'un par l'autre, comme chez le prophète Isaïe par exemple. Pour lui, la paix ne pouvait être qu'une paix dans la justice : « dans le droit et la justice », suivant l'expression de *9,* 6. Le roi messianique « ne juge pas sur l'apparence, ne se prononce pas d'après ce qu'il entend dire, mais il fait droit aux miséreux en toute justice, et rend une sentence équitable en faveur des pauvres. Sa parole est le bâton qui frappe le violent, le souffle de ses lèvres fait mourir le méchant. Justice est le pagne de ses reins », lisons-nous dans *11,* 3-7. Trahirions-nous le prophète en affirmant que la paix n'est authentique que si elle est l'œuvre de la justice : *opus justitiae pax* ? Ne devrions-nous pas soutenir la thèse qu'on ne peut travailler efficacement pour la paix que si on travaille avant tout pour la justice, et que, sur le plan de la pensée, le concept de paix ne peut se définir qu'à partir de celui de justice ?

4. La conception de la paix qui était celle d'Isaïe ne se comprend bien que si elle est située en plein cœur de sa conception globale du « salut », vécu comme une tension eschatologique entre un avenir absolu, qui ne dépend que de Dieu, et un présent à assumer et à passer au crible au nom de ce même Dieu. Comme le remarque Gehrard von Rad, il « est tourné entièrement vers l'avenir : Yahvé sauvera Sion, Yahvé suscitera l'Oint, le nouveau David. C'est là que se trouve le salut de Jérusalem, dans cet événement futur, et non dans un fait historique. C'est à ce salut futur qu'il faut croire ; il n'y a pas d'autre salut »[14]. S'il est critique du présent, c'est justement en raison de cet avenir absolu et de son contenu d'interpellation

14. *Théologie de l'Ancien Testament,* t. II, Genève, Labor et Fides, 1967, p. 149-150.

pour la foi : « Quiconque, remarque encore von Rad, voit dans l'Oint futur l'incarnation du salut affirme par là-même que les Davidides contemporains ont perdu leur fonction de sauveurs que les psaumes royaux leur attribuaient avec tant d'insistance[15]. » La construction de la paix est avant tout une entreprise divine. Plus que cela, elle est un don de Dieu. Ce qui ne veut pas dire que l'homme n'ait qu'à rester passif à son égard. Il est, au contraire, appelé à y adhérer activement par sa réponse positive à l'interpellation divine, qui lui parvient notamment par la parole prophétique.

5. Le concept biblique de paix, ainsi que le concept de justice, par exemple, et que tous les autres concepts éthiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, est un *concept théologique* : non seulement en ce sens qu'il est fondé sur la foi en Dieu, mais aussi en ce que son exemplarité suprême est perçue en Dieu lui-même. Peut-on seulement parler d'éthique biblique ? Oui, bien sûr, à la condition qu'elle soit nettement précisée comme ces exigences, ces appels adressés par Dieu à la conscience du croyant : non comme une loi générale, mais comme des interventions concrètes qui s'inscrivent dans l'histoire, même si elles ne peuvent être sensibles qu'au regard de la foi. La Parole de Dieu n'apporte pas à l'homme ce qu'il peut réaliser par ses seules forces (une justice ou une paix simplement humaines, par exemple), mais quelque chose d'autre, qui passe à travers la libre adhésion au Dieu Vivant et la conversion radicale à son appel.

6. On n'oubliera pas que le concept vétéro-testamentaire de paix, même au niveau des textes messianiques, a été pensé, comme tous les autres, à ce stade historique de la Révélation, dans le *contexte sacral* de l'amalgame politico-religieux caractéristique de toute l'organisation sociale de l'antiquité : contexte définitivement dépassé en Jésus-Christ. Cela ne veut pas dire qu'il soit désormais périmé, mais seulement qu'il faut lui appliquer la dialectique néo-testamentaire de la rupture et de la continuité. S'il faut lire et relire l'Ancien Testament, il faut que ce soit avec des yeux chrétiens.

7. La paix messianique serait-elle autre chose qu'une *utopie* ? Même si elle n'était que cela, serait-ce une raison suffisante pour la rejeter sans plus lui prêter attention ? Que deviendrait la vie de l'homme, s'il n'y avait pas, au plus profond de son cœur, une part de rêve, de poésie, d'espoir fou peut-être en un monde meilleur ? Quoi qu'il en semble à première vue, ce n'est pas là nécessairement du néant ou de l'illusion. Il y a utopie et utopie. Il y a celle qui n'est qu'une nourriture imaginaire directement irréalisable — même celle-là n'est d'ailleurs pas nécessairement à dédaigner — et il y a celle qui, grâce

15. *Op. cit.*, p. 146.

à la volonté des hommes, peut devenir un jour, au moins partiellement, réalité. C'est le meilleur du cœur de l'homme qui a réussi à se faire jour à travers la parole prophétique, d'autant plus que les témoins de Dieu de l'Ancien Testament étaient parfaitement conscients de la présence massive de la violence au plus profond de l'histoire humaine. C'est ce qui fait qu'elle ne peut laisser insensible personne qui vive d'une réelle profondeur. Pour le non-croyant, l'adhésion à l'interpellation prophétique s'arrêtera en ce point même. Il se sentira bien stimulé à espérer, à se dépasser et à œuvrer par un grand souffle venant du large, mais il estimera que tout ne dépend que de l'homme livré à ses seules forces. Pensons à un Ernst Bloch ou à un Roger Garaudy. Le croyant, lui, sait qu'il ne s'agit pas seulement d'une utopie humaine, mais d'une Promesse de Dieu, d'un Engagement de sa part, de la réalisation de son Grand Dessein de salut. Une difficulté considérable l'arrête, il est vrai, immédiatement, du moins s'il est chrétien : le Messie annoncé est venu, au regard de sa foi, puisqu'il le confesse en Jésus-Christ, et la paix messianique reste toujours apparemment à l'état d'utopie. Jusques à quand ?

III. — La paix du Christ

OU LE CONCEPT DE PAIX AU NIVEAU DU NOUVEAU TESTAMENT

1. Nous le savons, bien sûr, mais il est bon de se le rappeler en ce moment même : le passage des prophéties messianiques au Jésus-Christ de l'histoire et de la foi s'inscrit à l'intérieur de la dialectique d'une continuité profonde et d'une nouveauté radicale. C'est ainsi qu'elle a été vécue par Jésus-Christ lui-même qui, tout en se révélant progressivement comme le Libérateur annoncé par les prophètes, s'est opposé catégoriquement à l'idéologie politico-messianique partagée par la très grande majorité de ses compatriotes, lesquels pour cette même raison ont été décontenancés par son comportement et même — du moins, certains d'entre eux — portés à vouloir l'abattre à tout prix. C'est ainsi également qu'elle a été perçue avec intensité par l'Eglise apostolique. Nous retrouvons cette dialectique essentielle au cœur même du concept que nous étudions.

2. Ce concept est au moins aussi important dans le Nouveau Testament que dans l'Ancien. Il s'y révèle même un concept-clef, bien plus que les travaux théologiques ne le montrent habituellement. Cela tient à la conviction de l'Eglise apostolique qu'en Jésus-Christ s'était accomplie la Promesse prophétique. De tous les évangélistes, c'est saint Luc qui a été le plus attentif à souligner cet accomplissement **du point de vue de la paix (*1*, 78 ; *2*, 14, etc.).**

3. L'approfondissement dialectique du concept néo-testamentaire est prodigieux. « La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, nous assure saint Paul, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ » (*Ph 4, 7*). Quelques versets plus loin, il ajoute : « le Dieu de la paix sera avec vous » (*4, 9*). Comment interpréter ces assurances de l'Apôtre sans penser à sa foi au mystère trinitaire, ainsi qu'à sa doctrine de la présence divine au plus intime de l'être du chrétien et à celle de l'incorporation de celui-ci au Christ ? La paix est vécue par Dieu lui-même comme amour infini, puisqu'il est à la fois Père, Fils et Esprit.

Dans le quatrième Evangile, la paix est toujours présentée en relation avec la personne du Christ et sa présence. « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Ce n'est pas à la manière du monde que je vous donne » (*Jn 14, 27*). Ces confidences, mises sur les lèvres du Jésus de la dernière cène, ne sauraient mieux affirmer, d'un même mouvement, la valeur inestimable de la paix qu'il donne à ses disciples et sa différence d'essence par rapport à la paix humaine. A sa première caractéristique font écho, par exemple, *Rm 14, 17* : « ... le Règne de Dieu... est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint », et *Col 3, 15* : « Que règne en vos cœurs la paix du Christ... ». La seconde caractéristique est exprimée jusqu'à l'étrangeté dans un logion on ne peut plus troublant : « Pensez-vous que ce soit la paix que je suis venu mettre sur la terre ? Non, je vous le dis, mais plutôt la division » (*Lc 12, 51*). La formulation matthéenne est plus forte encore, puisqu'on y lit le mot « glaive » au lieu du mot « division ». Ce logion appellerait à lui seul de longs commentaires. De toute manière, la paix du Christ n'est pas une idylle paradisiaque.

Le texte le plus dense théologiquement — d'une densité telle qu'on n'est jamais sûr de percevoir toute la puissance de pensée de son auteur — est *Ep 2, 13-17*. Jésus-Christ y est non seulement audacieusement identifié à la paix, il y est même présenté comme « notre paix ». Par lui, plus précisément, « dans sa chair », « au moyen de la croix », celle-ci est conceptualisée comme la réconciliation fondamentale et définitive entre Dieu et l'humanité. De là suit la conséquence qu'à la division apparemment irrémédiable de l'humanité, jusqu'alors dévorée par « la haine », va se substituer une unité nouvelle, tout entière fondée en l'événement rédempteur : « un seul homme nouveau », « un seul corps ». L'Apôtre pense explicitement à l'Eglise, mais il n'est pas douteux que, pour lui, le rassemblement ecclésial est proposé à tous les hommes et que la paix dont il parle contient un dynamisme capable de se répercuter sur l'humanité entière.

4. Reconnaissons-le franchement : la paix humaine et la paix du Christ : ce sont *deux problématiques, deux visées, deux langages*

différents. **La première concerne les rapports entre les hommes** dans le maintenant de l'histoire. Sa visée est l'aménagement dans la justice et dans la concorde de la cité et de la planète-terre. Elle est l'œuvre de l'homme. Face à des situations d'aliénation et d'exploitation, elle se formule en termes de libération socio-politique. La seconde se situe sur le plan des rapports entre les hommes et Dieu. Proposée à une humanité pécheresse, elle est fondamentalement réconciliation, puis amitié avec lui. Elle est d'abord œuvre de Dieu, accomplie et signifiée tout particulièrement en Jésus-Christ, bien que les hommes soient appelés à être ses coopérateurs. Son orientation axiale est tournée vers l'avenir absolu du Royaume, qui se situe dans l'au-delà de l'histoire. Certes, celui-ci commence à exister ici et maintenant, mais il ne prend son sens véritable que par cette orientation vers son avenir absolu et il ne peut être appréhendé que par la foi. La paix du Christ est essentiellement modulée sur le registre du salut. Serions-nous donc sur deux lignes parallèles destinées à ne jamais se rencontrer ? Dans deux univers séparés par un abîme ? La réponse ne peut être que négative, mais il était essentiel de souligner fortement les différences. Je soulève ainsi, sur un point crucial, le problème capital des rapports entre le salut et la libération socio-politique.

5. Certes, il fallait, ainsi que je l'ai fait, reconnaître nettement la rupture radicale intervenue entre le Nouveau Testament et la cité sacrale de l'Ancien, mais il ne faut pas exprimer avec une moindre netteté la continuité profonde du premier au second Testament. Si la paix messianique de l'Ancien est désormais niée dans son aspect sacral, elle est assumée et réalisée dans son sens le plus profond d'intériorité et d'amour. La théologie de la Rédemption et celle de l'Incarnation supposent celle de la création. « Issu selon la chair de la lignée de David » (*Rm 1,* 3), « Verbe » fait « chair » (*Jn 1,* 14), venu parmi nous pour nous communiquer la vie divine, Jésus-Christ n'oubliait pas la responsabilité et la mission confiées à l'homme par le Créateur. La théologie du politique et celle de la paix humaine se rattachent fondamentalement à celle de la création.

6. Si, comme le fait remarquer Hans Conzelmann, « le contenu du salut peut être défini dans tout le Nouveau Testament par la paix » [16], c'est la dynamique néo-testamentaire du premier qu'il faudrait faire apparaître dans ses conséquences éthiques : notamment

16. *Théologie du Nouveau Testament,* Paris, Centurion - Genève, Labor et Fides, 1969, p. 336. L'auteur renvoie en note à : *Rm 5,* 1 ; *Ph 4,* 17 ; *Lc 2,* 14. — Pour le Nouveau Testament, j'utilise la *Traduction œcuménique de la Bible,* Edition intégrale, *Nouveau Testament,* Paris, Le Cerf - Les Bergers et les Mages, 1972.

dans le Sermon sur la montagne, « l'éternelle inquiétude de toute l'éthique chrétienne », suivant une très suggestive formule de Heinz-Dietrich Wendland [17]. Cela reviendrait à élaborer une dynamique des trois vertus théologales comme puissance de transformation de l'histoire. Contrairement à ce qu'a écrit Péguy, la foi ne va pas de soi, elle ne marche pas toute seule [18], mais, authentiquement vécue, elle est une énergie formidable. L'espérance, admirablement chantée par le poète que je viens de citer [19], avait été perdue de vue ou bien interprétée de façon individualiste et dépouillée de sa substance historique. La théologie l'a heureusement redécouverte. Quant à la charité, il importe de dégager le souci axial d'efficacité qui doit l'animer.

7. Ce n'est donc pas à une évasion dans les profondeurs de l'intériorité que nous entraîne le Nouveau Testament. Le croyant va, bien au contraire, y puiser un ressourcement puissant qui engagera sa pensée et son énergie dans l'action pour la construction de la paix humaine : notamment la paix politique. Voici la béatitude matthéenne de « ceux qui font œuvre de paix » (*5, 9*). Je traduirais volontiers : « bâtisseurs de la paix ». Le terme grec est un hapax néo-testamentaire : *eirènopoios,* qui amalgame le mot « paix » (*eirènè*) et le verbe « faire » (*poieîn*). Il ne s'agit pas de rêver, mais de « faire ». On doit « faire » la paix, dans le même sens où l'on « fait » un pont ou une maison : c'est-à-dire qu'on doit la construire. Peut-être pourrait-on évoquer aussi l'image du combat. Ne « fait »-on pas la guerre ? Il s'agit désormais de combattre pour la paix. Peut-on imaginer une motivation aussi puissante que celle qui se dégage de toute part de l'Evangile et du comportement de Jésus-Christ ? La référence explicite à l'Esprit Saint formulée par saint Paul (*Rm 14,* 17-20 ; *Ga 5,* 22-25) est d'elle-même une invitation à la créativité.

*
* *

Plutôt qu'au concept de « paix messianique » ou à celui de « paix du Christ », c'est à celui de « paix divine » que je recourrai en conclusion, car j'y suis autorisé par la Parole de Dieu elle-même et il fonde et recouvre à la fois les deux concepts précédents. La paix

17. *Ethique du Nouveau Testament,* Genève, Labor et Fides, 1972, p. 147.
18. *Le porche du mystère de la deuxième vertu,* dans *Oeuvres poétiques complètes,* Paris, Gallimard, 1957, p. 175.
19. *Op. cit.,* p. 169 ss. A propos du thème de l'espérance, on pourrait lire en contrepoint J. MOLTMANN, *Théologie de l'espérance,* Paris, Le Cerf-Mame, 1970, et J. ELLUL, *L'Espérance oubliée,* Paris, Gallimard, 1972, Cf. C. NOYEN, *Foi, charité, espérance et « connaissance » dans les Epîtres de la Captivité,* dans *NRT,* 1972, 897-911 ; 1031-1052.

divine rencontre profondément la paix humaine. Elle l'assume, l'intériorise, en renforce puissamment l'exigence, mais elle la dépasse de toute part. La seconde, nous l'avons vu, est l'œuvre de l'homme et seulement coextensive à l'histoire, tandis que la première est l'œuvre de Dieu, bien qu'elle appelle la coopération de l'homme. Si celle-ci doit s'inscrire dans l'histoire, elle est tout entière orientée vers un avenir absolu dont le Nouveau Testament nous enseigne avec netteté qu'il se situe dans l'au-delà de l'histoire. Précisément parce qu'elle doit marquer l'histoire, la foi en la paix divine appelle une contribution intense à la construction de la paix humaine, ce qui suppose qu'on en diagnostique exactement la problématique dans la période historique dont on est en même temps le témoin et l'acteur.

J'étais parti de la problématique contemporaine, que je n'ai pas oubliée un seul instant. L'interrogation de la Parole de Dieu m'a ouvert à des horizons tout autres que ceux que j'aurais pu découvrir par une investigation purement rationnelle. En même temps, elle m'a procuré une *surmotivation* de la plus haute importance pour un engagement que, déjà en tant qu'homme, je devrais de toute manière assumer. Ne suis-je pas aussi autorisé à affirmer qu'elle est puissance de guérison, et par là de libération, de la création ? Comme le dit excellemment Olivier Clément, « ce que le christianisme doit faire jaillir dans les violences de l'histoire, c'est la puissance proprement christique de l'amour des ennemis. Seul l'amour des ennemis, pratiqué jusque dans les tensions les plus dures, peut guérir, et d'abord en moi, la névrose politique, qui consiste à fuir sa propre mort en la projetant sur l'ennemi. Par là seulement la vie est féconde, la force créatrice est libérée » [20].

F - 31068 - Toulouse Cedex
31, rue de la Fonderie

René COSTE
Professeur à l'Institut Catholique de Toulouse et à l'Université **Catholique de Louvain**